

L'HOMME SURNUMÉRAIRE

de Patrice Jean par Danièle Masson

Patrice Jean, pour son quatrième roman, ne fustige ni le nazisme, ni le racisme: il n'avait aucune chance d'obtenir le Goncourt ou le Renaudot. Il a pourtant su conquérir un public qui, comme lui, et comme ses personnages, « sentait qu'il n'appartenait pas à ce monde aristocratique de l'optimisme, ce monde qui identifie le mal, qui identifie le mal, puis les combat dans le dessein d'amender l'imparfaite société ».

Deux récits alternés

L'homme surnuméraire présente deux récits alternés, et deux antihéros, tous deux « mâles blancs hétérosexuels » perdants de la guerre des sexes, et qui ressemblent à ces « hommes qui ne sont rien » qu'Emmanuel Macron rencontre dans les gares. L'épouse de l'un, la compagne de l'autre sont montées dans le train du progrès, eux sont restés à quai.

Serge le Chenadec, quarante cinq ans (comme l'auteur), agent immobilier, marié,

deux enfants, est rejeté par Claire, convaincue par ses amies féministes que la fidélité est ringarde et que l'homme est l'ennemi: « Si l'on ne l'en avait pas informée, Claire n'aurait jamais su qu'elle était la victime, à travers Serge, de l'immémoriale domination masculine ». Et la trahison de son amant « consacra, dans l'esprit de Claire, l'universelle ignominie masculine ».

Clément, passionné de littérature, mais sans métier, se voit supplanté dans l'admiration de Lise, professeur de Lettres, par des universitaires vaniteux et tartuffes, dont Jean fait une satire féroce: « Gérard de Boissieu

[...] déployait une dialectique bien huilée, alternant thèse théorique et antithèse facétieuse, en visant à la synthèse sexuelle », ou convoque Spinoza pour chasser « les passions tristes ». « J'avais toujours été frappé, commente Clément, par le dogmatisme [...] des professeurs de philosophie [...] Même quand ils citaient le sceptique Montaigne c'était pour fabriquer





une théorie du scepticisme où il fait bon vivre à l'abri de l'existence ».

La littérature humaniste, ou comment caviarder les œuvres

On comprend vite l'habile, trop habile construction en abyme du roman, comme si Patrice Jean se jouait de la crédulité du lecteur.

L'histoire de Serge est la trame du roman de Patrice Horlaville, que Clément, qui a enfin trouvé un travail chez l'éditeur Gilbert Langlois, est chargé de caviarder. Et c'est l'idée géniale de l'auteur : Langlois monte une nouvelle collection de littérature, qui s'appellera « Littérature humaniste ». Il s'agit de « couper dans une œuvre les morceaux qui heurtent trop la dignité de l'homme, le sens du progrès, la cause des femmes ». De « hautes figures morales » et scientifiques composent le comité de lecture, Clément est chargé de résumer les passages manquants, dans le sens du politiquement correct. Dans ce charcutage littéraire, Clément se définit lui-même comme « un exécutant, un banal exécutant du mal, genre d'Eichmann en moins nazi ».

Ainsi supprime-t-on dans *Dom Juan*, la scène où Dom Juan séduit Charlotte, car « le racisme social de Molière est archaïque, on ne peut plus mettre en scène des paysans parlant le patois pour se moquer d'eux. C'est vraiment abject ». La « superbe brute blonde », l'aryen, le guerrier allemand disparaît de Nietzsche, et *Le voyage au bout de la nuit*, expurgé de « sa noirceur », subit une cure d'amaigrissement, et devient une petite plaquette d'à peine vingt pages, « dont le contenu guilleret n'aurait pas choqué les séides les plus soumis au politiquement correct ». Langlois présente aussi des collections expurgées de « la littérature huma-

niste » : « Belles Lettres égalitaires », « Romances sans racisme », et, pour les enfants, « Bébé, Sade, maman », avec parmi les titres : « Le petit renard qui voulait être imam ».

Professeur de Lettres lui-même, Patrice Jean règle ses comptes. Avec les sociologues et les universitaires cuistres et jargonnants, auxquels il oppose les amateurs lettrés, et une citation de Gombrowicz, en exergue, donne le ton : « Je prévois que dans les prochaines années, l'art devra se débarrasser de la science et se retourner contre elle ». Avec aussi le sous-féminisme de *Elle*, et les féministes qui s'extasient devant les philosophes « traduits en vingt-quatre langues », et tombent dans les bras des Sénégalais : « Abdoul, c'était le feu, la passion, la joie dans la misère, la poésie, les lions, les girafes, les éléphants, la savane, les Massaïs, l'Afrique ! Abdoul n'était pas un homme, c'était un continent ».

Pour faire le tour du monde contemporain, Patrice Jean introduit aussi un homosexuel, Étienne Weil, brillant et lettré, dont son amant se sépare parce qu'il « s'était mis en tête d'adopter un enfant ou d'engager une mère porteuse, pour, disait-il, "sanctifier notre amour" »

Un totalitarisme soft

Au-delà d'une savoureuse satire du monde contemporain, Patrice Jean touche aux frontières du politique et du métaphysique. Interrogé par Eugénie Bastié, il livre une manière de confiance : « Que l'écrivain puisse être en paix avec son temps me paraît curieux », et encore : « je crois que seule la littérature peut réellement peindre la condition humaine, laquelle ne se vit qu'au singulier ».



Serge et Clément se sentent des hommes en trop, véritable leitmotiv du roman : « La vie s'effiloçait dans le rien, pareille à celle de tous ces hommes en trop, tous ces chômeurs, ce surplus inutile que le capitalisme n'absorbait plus dans son déploiement mondialisé ». Et Serge est aussi lecteur de Pascal, bouleversé par sa « misère de l'homme sans Dieu », et comprenant que, « pour Dieu, il n'y avait pas d'homme en trop. »

Un homme en trop, c'était un essai de Claude Lefort, après la publication de *L'archipel du Goulag*. Si « totalitaire » « se dit d'un régime dans lequel la totalité des pouvoirs appartient à un parti unique qui ne tolère aucune opposition », Hannah Arendt voit dans le totalitarisme « un système dans lequel les hommes sont en trop ».

Et c'est bien d'un totalitarisme soft que souffrent Serge et Clément. Outre la très orwellienne collection « littérature humaniste », le « déploiement capitaliste » implique un monde d'inclus progressistes et un monde d'exclus aux « passions tristes », comme disent Spinoza... et Macron: nouvelle pensée obligatoire. D'où la figure de Chantal Beucher, ancienne camarade de classe de Serge, alors femme de ménage, amante d'une nuit, et vouée à « la sexualité de compassion ». Chantal était « de la race des rejetés, des oubliés » mais Patrice Jean sait qu' « un bon roman c'est le récit d'un vaincu ».

Le roman de Patrice Jean a des accents houellebecquiens, mais sans l'écriture blanche de Houellebecq. Jean s'amuse à introduire Pascal, Valéry, Dostoïevski aux moments les plus prosaïques, et ne s'interdit pas les envolées lyriques.

On peut se réjouir (ou lui reprocher) des passages didactiques : « il bravait le projet

émancipateur de son époque, projet amorcé à la Renaissance : l'homme, se délestant du poids de la nature et de la tradition, cherchait de plus en plus à se construire entièrement par lui-même, comme s'il était libre de se choisir (même le sexe, depuis des années, était possible à la discrétion des individus) ».

Patrice Jean écrit là un roman miroir de notre monde, un jeu de miroir habile et maîtrisé entre réalité et fiction, auquel il convie son lecteur. Serge, personnage fictif, et Clément, personnage « réel » sont aussi imaginaires l'un que l'autre.

Le roman s'achève sur un carnaval nocturne, précédé d'une représentation de *Tartuffe* (qui est une des clés du roman). Les personnages des deux récits se retrouvent, et le lecteur, médusé, voit défiler partouzes endiablées, décapitations par des barbus en djellaba, exécution de Robert Brasillach. Mais c'était un cauchemar dont Serge se réveille.

Volonté d'achever son livre de manière apocalyptique, à la façon de Houellebecq, mais aussi de refuser tout dénouement – car les éditions Langlois attendaient « un dénouement humaniste » - et, comme disait Flaubert, « la bêtise est de conclure ». C'est l'occasion, pour Étienne Weil, de disserter sur la désinvolture avec laquelle Stendhal et Flaubert se débarrassent, à la fin de leurs romans, de leurs personnages.

Au total, un roman brillant déconcertant, qui casse les codes du culturellement correct, se distingue de la grisaille de la littérature contemporaine, et confirme la pensée de Cioran, pour lequel les temps de décadence sont propices à la création.

D. M.